

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

MÉLANGES RELIGIEUX.

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 9

PARIS, LE 10 NOVEMBRE 1848.

No 80

COLLÈGES DES LAZARISTES DANS LE LEVANT.

Rapport adressé à M. le ministre de l'Instruction publique par M. Alexandre, inspecteur-général de l'Université.

SUITE ET FIN.

J'ignore si le même avenir est réservé au collège que les Lazaristes possèdent à Antua, dans le Liban. Créé depuis peu, et principalement destiné aux enfans des familles maronites, ce collège a été dispersé par les événemens qui ont affligé cette contrée, et c'est depuis quelques mois seulement qu'il a rouvert ses portes et réuni de nouveau quelques élèves, une vingtaine peut-être, au lieu de soixante qu'il comptait auparavant. Dans ces circonstances, je n'ai pas cru devoir profiter de l'autorisation que vous m'aviez donnée de le visiter. Par sa position, il ne peut réunir que des pensionnaires dont le nombre même sera toujours assez limité, et par la nature de sa clientèle, il est douteux que les études classiques dans le sens que nous donnons à ce mot, y soient jamais fort en vigueur.

Je n'ai pas besoin de parler de quelques autres écoles fondées par les mêmes missionnaires sur divers points du littoral turc, comme à Salonique, à Tripoli de Syrie, etc. : ce sont de petites écoles primaires, et comme je l'ai dit, de simples annexes des missions. On peut en dire autant des deux établissemens qu'ils ont en Grèce, l'un à Santori, la seule île grecque où le catholicisme soit à peu près en majorité ; ils y ont une école primaire ; l'autre à Naxie ; on y avait jeté les fondemens d'un collège, c'est-à-dire d'un pensionnat qui n'eût jamais beaucoup de succès, et qui, aujourd'hui, peut être considéré comme n'existant plus.

Avec plus d'espérance, on s'occupe aujourd'hui de fonder, à Alexandrie d'Égypte une grande école primaire qui sera dirigée par des Frères des Écoles chrétiennes. Cette ville possède déjà une école de Sœurs qui, dit-on, a pris beaucoup de développement et en prend chaque jour davantage.

Mais Bebek et Smyrne, voilà jusqu'à présent les deux seuls établissemens des Lazaristes qui méritent de fixer l'attention de l'Université de France. A la veille de mourir dans toute sa plénitude de la faveur que l'université leur a accordée en leur conférant les privilèges du plein exercice, ces deux collèges se demandent déjà si ce bienfait ne sera pas illusoire tant qu'il n'existera pas en Orient une commission d'examen pour les sujets qu'ils pourront présenter au baccalauréat. Cette question avait été prévue dans mes instructions, et j'avais mission de l'examiner.

Je pense, en effet, qu'il serait trop pénible pour les familles d'envoyer leurs enfans à Paris pour y suivre les cours de droit ou de médecine, sans savoir si les chances toujours périlleuses du baccalauréat, les arrêtaient au seuil même de ces facultés, ne les obligeront pas de consumer peut-être une année entière en nouvelle préparation. En principe donc, je suis très-favorable à l'idée d'une commission d'examen en Orient. Mais l'exécution présente des difficultés que je vous demande la permission d'examiner dans un rapport à part. Toutefois, cette question n'a rien d'urgent. En ce moment, les Lazaristes eux-mêmes n'appellent que de loin un bienfait dont ils reconnaissent qu'ils ne sont pas encore en état de profiter. Il en est d'autres dont le besoin se fait plus vivement sentir, et qu'ils sollicitent de Votre Excellence.

D'abord ils vous prient de vouloir bien contribuer, au nom du gouvernement du roi, à l'œuvre qui les occupe le plus en ce moment, celle de la fondation de deux écoles primaires à Paris, sur le modèle de celles de Galata, tenues également l'une par les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, l'autre par les Frères des Écoles chrétiennes. Celle des filles, créée avec le secours de subventions particulières, vient d'être inaugurée ; mais les fonds manquent pour celle des garçons. Toutes deux sont également réclamées par les besoins d'une population très-considérable, et en grande partie européenne. Péra touche à Galata, mais sa forme est si allongée que, par une de ses extrémités, il s'en éloigne de plus de deux kilomètres. Les rues, d'ailleurs, sont tellement encombrées par la circulation, surtout dans la partie voisine de Galata ; elles sont si étroites, si sales, et en hiver si boueuses, qu'il y a vraiment danger pour les élèves qu'on envoie seuls le matin à l'école, et même pour ceux qui reviennent le soir escortés par les Frères. L'école de Galata devient de plus en plus insuffisante, et le serait tout-à-fait si l'éloignement n'empêchait beaucoup de familles de Péra d'y envoyer leurs enfans. La nécessité de fonder une école dans ce dernier faubourg est donc si évidente, et les efforts des missionnaires pour y parvenir sont si dignes d'éloges, que je

n'ai pas hésité à promettre le concours de Votre Excellence. Cette école sera française, com me celle de Smyrne. Votre Excellence a déjà déclaré publiquement qu'elle considérait les écoles françaises d'Orient comme dignes de partager avec celles de France les bienfaits du gouvernement. Je crois donc que, sur les fonds accordés par les chambres pour les besoins de l'Instruction primaire, une somme pourrait être convenablement appliquée à la création dont il s'agit.

Un second point sur lequel les Lazaristes ont réclamé mon intercession, c'est que Votre Excellence veuille bien ne pas se laisser d'envoyer à leurs collèges de bons livres, et, s'il est possible, qu'elle y ajoute quelques instrumens physiques. Je n'ai pas besoin de vous dire que ces derniers manquent entièrement, et cette cause seule empêcherait de compléter les études.

J'ai trouvé à Bebek une petite bibliothèque formée en grande partie de vos envois, mais encore très-pauvre d'ouvrages de fonds. A Smyrne, à mon retour, j'ai appris qu'on avait reçu un premier envoi. La collection des classiques latins de Lemaire, et celle des classiques grecs de Didot seraient les plus beaux présens que Votre Excellence pourrait faire à ces deux collèges ; je désirerais aussi qu'elle y joignît une collection de tous les ouvrages adoptés en France pour l'Instruction primaire, surtout pour celles des filles ; car j'ai trouvé les Lazaristes et leurs charitables Sœurs fort embarrassés sur le choix des livres propres à être mis entre les mains des jeunes personnes. Leur faire connaître ce qui existe, c'est leur offrir les élémens d'un bon choix ; il ne leur restera plus qu'à consulter les convenances particulières et les besoins de chaque établissement.

Il est un autre bienfait que les mêmes personnes sollicitent avec instance, bienfait d'un ordre différent, et peut-être un peu étranger à vos attributions, mais pour lequel j'ai osé promettre votre intervention efficace. Dans ce qui précède, j'ai eu l'honneur de vous marquer que les Lazaristes ont, à Galata, une imprimerie pour les besoins de leurs missions et de leurs écoles. Il est sorti de cette imprimerie quelques petits livres d'Instruction religieuse que les missionnaires opposent avec succès aux distributions de livres protestans, dont la société biblique inonde ces pays. Mais il en est sorti surtout des ouvrages destinés à l'Instruction primaire, comme des catéchismes et des exercices de lecture en français et en italien, en grec, en arménien, plusieurs avec traduction interlinéaire pour aider soit les élèves, soit les maîtres. Les bons effets de ces publications ont tellement répondu à l'attente des missionnaires, qu'il voudraient pouvoir les étendre aux autres langues de l'Asie occidentale, pour en faire jouir les populations catholiques éparses dans ces contrées. Mais, faute de caractères arabes ou turcs, ils ne peuvent donner suite à leurs desirs. Leurs efforts pour s'en procurer à Constantinople ont complètement échoué, soit par l'opposition de l'intolérance religieuse, soit par les défiances ombrageuses de la politique. C'est donc à vous qu'ils s'adressent, Monsieur le ministre, pour obtenir de l'imprimerie royale, par l'entremise de M. votre collègue de la justice et des cultes, une collection de types nécessaires pour imprimer l'arabe, le turc et le persan ; ils désireraient pouvoir y joindre le chaldéen. Je joins à ce rapport une lettre de M. Engèle Boré, où Votre Excellence trouvera un développement plus complet de leur pensée et de leurs vœux.

Enfin le dernier désir des Lazaristes (ici c'est un sentiment tout patriotique qui les anime, car leur congrégation y est moins intéressée que la France), c'est de voir s'accomplir le projet d'annexer à leur collège de Bebek une école de jeunes gens, destinée à servir de préparation à celle de Paris. Mais ici encore, Monsieur le ministre, j'aurais besoin de développer mes idées dans le cadre moins resserré d'un rapport spécial.

Dans cette lettre, Monsieur le ministre, et dans celles que j'ai eu l'honneur de vous adresser précédemment, j'ai épuisé la liste de questions que vous m'aviez chargés d'examiner. J'ai exposé à Votre Excellence les résultats de mes observations, avec la sincérité que vous étiez en droit d'attendre de moi, sans chercher à les grossir pour augmenter mon importance, ni à les arranger dans le sens de telle ou telle opinion. La plupart de ces résultats pouvaient être prévus avant de quitter Paris ; mais j'aime en général, et c'est je crois, une disposition fort naturelle, à trouver mes impressions d'accord avec mes prévisions ; je suis plus sûr de ne pas me tromper quand elles se confirment les unes par les autres. S'il est quelques points sur lesquels j'ai passé trop légèrement, ou que je n'aie pu traiter convenablement par écrit, et si Votre Excellence désire des explications verbales, je m'impresserai de

les lui porter aussitôt après l'expiration de la quarantaine qui me venait au lazaret de Marseille. En même tems, Monsieur le ministre, je vous porterai mes remerciemens pour la confiance dont vous avez bien voulu m'honorer, et pour le beau et intéressant voyage que j'ai dû à cette distinction flatteuse.

Veuillez agréer, Monsieur le ministre, l'expression du profond respect avec lequel je suis,

De Votre Excellence;

Le très-humble et très-obéissant serviteur;

ALEXANDRE.

EXTRAITS DES ANNALES DE L'ARCHICONGRÈS.

Lettre de M. le curé de Vouillers, diocèse de Châlons.

10 décembre 1841.

«... A mon arrivée à Vouillers, cette pieuse fille était la seule que je trouvais fréquentant les sacrements ; et, comme autrefois Tobie, les railleries du monde ne l'arrêtaient pas. Les obstacles de tout genre, les reproches, les injures et les mauvais traitemens, ne faisaient qu'enflammer son courage, et remplissaient son âme d'une sainte joie. Elle était heureuse, elle souffrait pour Dieu. Mais le Seigneur, qui voulait l'épurer de plus en plus, lui préparait de nouvelles souffrances et de nouveaux mérites. Une grave maladie, causée par un refroidissement, l'avait mise, il y a dix sept mois, aux portes du tombeau.

Sa santé ruinée, son tempérament vicié, un cancer s'était formé au sein, avec des symptômes si alarmans, que les médecins jugèrent toute opération inutile. Des douleurs lancinantes, de violens élançemens, de fréquentes syncopes, des battemens de cœur réitérés n'annonçaient que trop la gravité et le danger du mal. Mais au milieu de ses cruelles souffrances, elle cherchait en Dieu seul sa consolation. Elle ne demandait point un adoucissement à ses maux, mais la force et le courage de les supporter. « Si je n'avais rien à souffrir, me disait-elle quelquefois, je ne serais pas heureuse. » La seule chose qu'elle désirait, c'était de pouvoir chaque jour se nourrir du pain des forts.

« Vers la fin de septembre, elle paraissait s'affaiblir de plus en plus ; les crises étaient plus fréquentes et plus terribles, et tous les remèdes humains ne paraissaient inutiles, je n'attendais que de Dieu seul sa guérison ; elle ne voulait pas la demander. La mort lui semblait douce, dans l'espérance de pouvoir bientôt se réunir à l'objet de son amour. Je l'obligai cependant à faire une neuvaine en union avec l'association du saint et immaculé Cœur de Marie, dont elle était membre. Le lundi 4 octobre, septième jour de cette neuvaine, elle eut, vers trois heures après midi, une nouvelle crise très violente ; elle me demanda encore une dernière absolution, croyant qu'elle allait mourir, et resta ensuite près de dix minutes sans connaissance et sans mouvement. Puis tout-à-coup je la vis sourire ; je crus qu'elle était dans le délire ; mais la joie calme qui brûlait sur son visage me détrompa bientôt. Il semblait se passer en elle quelque chose d'extraordinaire ; elle levait les yeux et les mains vers le ciel ; je lui demandai ce qu'elle éprouvait, ce qu'elle voyait : « C'est Marie, ma bonne mère, me dit-elle, qui est venu me consoler et me guérir. Oh ! qu'elle est belle ! que sa couronne est brillante !... » Et de douces larmes coulaient de ses yeux ; puis, d'un ton calme : « Je suis guérie, ajouta-t-elle ; je ne ressens plus de douleurs, je vais aller travailler avec mes compagnes. » Ce qu'elle fit presque aussitôt, et elle travailla le reste du jour et toute la semaine avec l'assiduité d'une personne en parfaite santé. Depuis ce moment elle n'a plus ressenti aucune douleur, son mal a disparu ; mais son amour pour Dieu, son ardeur pour la sainte communion, sa piété et sa reconnaissance envers Marie, n'ont fait que s'accroître depuis sa guérison. Ce qui m'édifie davantage, au milieu des grâces extraordinaires dont le Seigneur se plaît à la favoriser, c'est qu'elle est toujours plus humble, toujours plus déshantée d'elle-même, plus vile à ses propres yeux....

« Il ne m'appartient point de décider, malgré la propension intime que j'ai à le croire, s'il y a ici miracle et apparition réelle de la très-sainte Vierge ; mais je dirai, comme l'aveugle-né : « Ce que je sais, c'est que cette pieuse fille était malade, et qu'elle est maintenant guérie, et que sa guérison s'est opérée subitement. »

LES ILES ST-PIERRE ET MIQUELON.

— Dans notre dernier numéro, nous annonçons l'arrivée à New-York d'un brick de guerre français commandé par le capitaine Ledret, commandant du Port de St-Pierre, Terre-Neuve. A cette occasion nous croyons intéresser nos lecteurs en leur donnant quelques détails sur les îles St Pierre et Miquelon, seuls débris de la puissance de la France dans le Nord de l'Amérique où flotte encore notre pavillon. Ces îles, situées à cinq lieues au sud de Terre-Neuve, sont presque ignorées, et elles forment cependant le centre de notre plus grand mouvement maritime. La pêche de la morue occupe annuellement 400 navires français, montés par 12,000 matelots, et c'est à St-Pierre qu'ils vont relâcher, soit pour se ravitailler, soit pour faire sécher le poisson, ou pour trouver un refuge dans la rade si sûre de cette île contre les tempêtes et les glaces de l'Océan.

L'histoire de ce petit archipel est fertile en grandeurs et en décadences, comme celle du plus vaste empire. L'on sait que Terre-Neuve fut découverte et nommée par Versazio qui s'y arrêta en revenant de prendre possession du Canada. Ceci se passait sous François Ier, en 1525. Après la mort de ce grand navigateur qui fut, comme le capitaine Cook, massacré par les sauvages, Jacques Cartier, Breton de St-Malo, vint se fixer à Terre-Neuve avec une colo-

nie française, et visita St-Pierre et Miquelon. La pêche de la morue commença à y être pratiquée sur une grande échelle, et elle devint surtout florissante sous Henri IV et Louis XIV qui encouragèrent nos armateurs par des édits, des primes et une magnifique protection. Mais à l'apogée du règne du grand roi, la France était trop riche en colonies pour faire attention aux îlots qui nous intéressent aujourd'hui. Nous avions le Canada, la Louisiane, l'Acadie (Nouvelle-Ecosse) Terre-Neuve, que nous importait St-Pierre ? En 1713, le traité d'Utrecht donna l'Acadie et Terre-Neuve, aux Anglais ; il nous restait de quoi nous consoler dans la prépondérance de l'influence française en Espagne, dans l'abaissement des Pyrénées. En 1763, le traité de Paris nous priva du Canada sans compensation ; en même tems on vendait la Louisiane au roi d'Espagne, et ainsi, il ne resta plus à la France, dans toute l'Amérique Septentrionale, que St-Pierre et Miquelon. Beaucoup d'habitans de Terre-Neuve et de l'Acadie vinrent s'y réfugier, voulant fuir la domination de l'Angleterre. Mais leur patriotisme devait encore être mis à l'épreuve dans ce coin retiré du globe. Les Anglais se rendirent maîtres dans nos îles en 1775 et détruisirent tous nos établissemens, dont les habitans, au nombre de 1200, voulurent revenir en France. La paix nous rendit St-Pierre, et les anciens colons y retournèrent. En 1793, nouvelle capture, nouvelle émigration. La France qui conquerra alors l'Europe, n'était pas si heureuse sur mer. Enfin, à la restauration, l'archipel nous fut rendu, et une expédition ramena dans ces îles, aux frais du roi, ce qui restait en France des déportés du siècle dernier. Cette malheureuse population, ballottée de l'un à l'autre hémisphère par tant de révolutions successives, revint se fixer sur ces rochers sauvages pour y continuer sa lutte incessante contre les rigueurs de la misère, de l'hiver et des éléments.

L'île de St-Pierre qui a quatre lieues de circonférence, est inculte et montagneuse. L'île Miquelon, séparée d'elle par quelques milles de mer seulement, à quinze lieues de tour, est fertile en pâturages, couronnée de bois, et possède plusieurs fermes bien cultivées ; elle nourrit sa voisine ; mais St-Pierre jouit du siège du gouvernement, et elle le mérite par la vaste rade et le beau port dont l'a gratifiée la nature. Nous possédons encore l'île Langlade, plus grande que St-Pierre, et quatre îlots secondaires où l'on envoie paître les bestiaux. St-Pierre a une assez jolie ville avec son curé, son conseil municipal, sa brigade de gendarmerie, enfin une miniature de la France à quinze cents lieues de la mère-patrie. Sa population, qui s'élève aujourd'hui à 2,000 habitans, s'occupe exclusivement de la pêche, et pendant les six mois d'hiver, elle est réduite à elle-même. Mais durant l'été, les navigateurs de toutes les nations arrivent dans le petit port, et la ville prend un aspect des plus animés. Les marins, fatigués d'un long séjour loin de la terre, s'en dédomagent par des danses, des chants et des libations interminables, qui troublent, pour quelques mois, le repos de la paisible cité.

Il est une scène d'une nature bien différente qui se reproduit presque tous les ans et dont l'origine remonte à l'époque où tous les Canadiens étaient sujets du roi de France. L'on sait comment les tribus indiennes ont toujours sympathisé avec les Français dont elles avaient embrassé la religion. Les Micmacs habitaient jadis l'Acadie. Aujourd'hui, ceux d'entre eux qui étaient chrétiens, se sont réfugiés à Terre-Neuve. La tribu expancée veut que ses dépouilles mortelles dorment sur la même terre que celle de ses compatriotes blancs. Au retour du printemps, une flotille de barques d'écorce se dirige vers St-Pierre. Ce sont les peaux-rouges qui viennent en pèlerinage, amenant avec eux leurs morts et leurs nouveaux-nés. Les habitans leur donnent la plus franche hospitalité. Puis Indiens et pêcheurs se rendent processionnellement à l'église. Les enfans sont baptisés, les morts ensevelis en terre sainte, et une modeste croix est élevée sur la vaste tombe. Ainsi les plus puissans des liens, la foi et la charité, unissent encore de nos jours les descendans des naturels de l'Acadie et les neveux de ses anciens colons.

Avant de visiter les Etats-Unis, il y a trois ou quatre ans, le prince de Joinville avait touché à St-Pierre avec la frégate la *Belle-Poule* et le commandant Ledret raconte, d'une façon pittoresque, l'enthousiasme que causa le prince dans cette île par ses manières pleines de franchise et de cordialité. Le commandant Ledret possédait lui-même à un degré remarquable ces qualités distinctives du marin français. Chargé du commandement du port de St-Pierre et père de famille, il a quitté ses fonctions et son toit pour accomplir lui-même un acte de magnifique charité en amenant à New-York, sur un bâtiment de l'état, les 56 naufragés suédois que la tempête avaient jetés, privés de toutes ressources, sur une terre étrangère.

Le commandant Ledret est, du reste, comblé de ces actes de fraternité et de dévouement. En outre de la décoration de la Légion d'Honneur, il porte sur sa poitrine une médaille qui lui a été décernée en récompense du courage déployé par lui dans un sauvetage de naufragés, et le gouvernement anglais lui a voté récemment un autre acte de dévouement non moins honorable. Les annales de la marine française sont illustres, entre toutes les autres, par des traits de ce genre. A sa mission patriotique elle sait ainsi joindre une mission plus vaste qui l'a faite en tout tems la Providence des mers. — (Cour. E. U.)

LES ETATS-UNIS ET LE MEXIQUE.

— Nous avons passé légèrement sur les dernières nouvelles reçues du théâtre de la guerre, nous y revenons aujourd'hui pour la satisfaction de nos lecteurs. Quoique la bataille de Monterey soit connue depuis plusieurs jours cependant la presse s'en occupe encore activement, en attendant que d'autres événemens viennent attirer son attention. Les bruits qui ont couru que

Santa Anna était encore à Saltillo avec treize mille hommes, et qu'il fortifiait cette place, ne sont pas encore pleinement confirmés. S'ils sont fondés, nous ne tarderons pas à recevoir quelque nouvelle d'une haute importance, les mexicains et les américains sont fermement décidés à continuer la guerre, et la première rencontre sera, nous n'en doutons pas, une bataille acharnée.

Nous donnons, sur les derniers événements, et sur l'état des affaires des deux puissances ennemies, les détails suivans, empruntés au *Franco-Américain*, de New-York.

Le steamer *Galveston*, parti de Bragos Santiago le 14 octobre, est arrivé le 20, au soir, à la Nouvelle-Orléans après avoir touché à Galveston qu'il a quitté le 18. Il a transmis des nouvelles du général Taylor jusqu'au 6 octobre, époque à laquelle les troupes américaines, étaient en paisible possession de Monterey. Le *Flag* de Matamoras contient sur la prise de Monterey, un récit très intéressant, écrit par un des officiers de l'armée; voici la traduction que donne l'*Abelle* du passage de ce récit qui a trait à la prise du palais de l'Evêque, et signé sous le nom de Château (*Castle*).

« Les Mexicains, dit le correspondant du *Flag*, s'étaient concentrés dans le château et les fortifications qui l'environnent. Une section de notre batterie fut détachée avec quelques dragons et les éclaireurs, Texiens. L'escadron de dragons du capitaine Graham et quatre compagnies du bataillon d'artillerie, sous le commandant en chef du major Broyn, s'avancèrent à trois milles sur la route de Saltillo, tandis que moi-même, avec un obusier de douze, deux compagnies du bataillon d'artillerie et une de Texiens, je me positionnai dans une gorge afin d'empêcher qu'il arrivât du renfort à l'ennemi. Pendant ce temps, un retranchement avait été élevé pour s'ouvrir l'obusier de Duncan, et le lieutenant Rowland qui en avait le commandement, se mit à chauffer vigoureusement les Mexicains et leur château. Bientôt, cependant, nous les vîmes descendre de leur nid vers les ouvrages extérieurs. Le capitaine Vinton lança aussitôt une compagnie de tirailleurs pour les inquiéter. Ils n'en continuèrent pas moins à s'avancer vers nous, cavalerie et infanterie. Alors notre corps tout entier s'élança en avant, et chargea les Mexicains si vigoureusement qu'ils les mit en déroute et ne leur permit pas même de s'arrêter dans le château. Le lieutenant Ayres, qui avait pris les devans, monta rapidement vers le haut du château et renversa l'étendard mexicain qui, au bout de quelques secondes, fut remplacé par la bannière étoilée. Le général Worth fit alors marcher le reste de ses troupes vers le château; et de là nous ouvrimus sur l'ennemi un feu bien nourri avec des pièces de campagne, un canon de douze en cuivre et un obusier de trente-deux que nous trouvâmes dans le château. C'étaient six pièces d'artillerie que notre division avait prises. Nous continuâmes le feu jusqu'au soir et nous passâmes la nuit dans le château.

Après avoir mené son récit jusqu'au 27 au soir, le correspondant du *Flag* ajoute :

« Le lendemain matin, nous reprîmes le feu, mais nous vîmes bientôt apparaître un pavillon parlementaire. Les Mexicains envoyaient proposer de rendre la place sauf toutes les propriétés publiques, armées, etc. On leur offrit la vie sauve, puis la faculté de garder leurs petites armes, enfin celle d'emporter leurs petites armes, six pièces de canon et leur bagage. Ils acceptèrent et la capitulation fut conclue. Je n'ai pas besoin de vous dire que l'on s'était bien battu et que l'on avait noblement triomphé.

Le correspondant fait en particulier l'éloge de la bravoure des Texiens; ce sont de vrais diables incarnés, capables de tout entreprendre et de tout enlever. Il cite un fait qui prouve l'empressement qu'ils mettent à courir au combat.

« Le major Chevalier, un des officiers Texiens demandait à prendre part à l'attaque de la première hauteur. « Non, lui dit le général Worth, je désire que cette attaque soit commandée par le capitaine Smith. » — « Eh bien, répondit le major, j'irai sous les ordres du capitaine. » Et l'esprit qui anime le Major est celui de tous les Texiens. Le colonel Hays s'est fort distingué, et Walker a conquis de nouveaux lauriers.

La lettre dont nous venons de donner des extraits se termine par les lignes suivantes :

« Le général Worth est le héros de l'affaire; c'est lui qui a le plus fait, et il n'a perdu que trente hommes tués ou blessés, tandis que le corps principal en a perdu près de cinq cents. On croit que la perte des Mexicains a été à peu près la même. La capitulation nous a valu trente-cinq pièces d'artillerie. Après examen, nous avons pu nous convaincre que nous n'avons fait que commencer le plus rude de la besogne. Tout le monde est satisfait de la capitulation, sauf peut-être quelques-uns des Texiens.

On attendait avec impatience, par la prochaine malle, à la Nouvelle-Orléans, le rapport du général Taylor; on désirait, surtout, y trouver le chiffre exact des morts et des blessés, sur lequel on différait. S'il faut s'en rapporter au dire du capitaine Owen, de Baltimore, qui a quitté Matamoras le 6 octobre, les Américains auraient eu 561 hommes hors de combat; d'autres passagers du *Galveston*, arrivant également du théâtre de la guerre, parlaient de 300 tués et de 150 à 200 blessés. Du côté des Mexicains, on portait la perte à 600, 800, et même à mille hommes; les documens officiels feront cesser tous les doutes à cet égard.

Voici dans quels termes, le 27 septembre, le général Taylor, dans un ordre du jour, a témoigné sa gratitude à l'armée :

« Le commandant-général a la satisfaction de féliciter l'armée sous son commandement d'un nouveau triomphe signalé sur les forces mexicaines. Su-

périeurs en nombre, formidablement fortifiés et munies d'une imposante artillerie, elles ont été chassées de point en point jusqu'à ce qu'elles aient été forcées de demander à capituler. Il leur a été accordé les conditions que comportait la défense courageuse de la ville et la politique libérale de notre gouvernement.

« Le général adresse ses remerciemens aux commandans et à tous les officiers et soldats, soit des volontaires, soit des troupes réguliers, pour l'adresse, le courage et la persévérance avec lesquels ils ont surmonté de nombreuses difficultés, et remporté une victoire qui jette un nouveau lustre sur les armes américaines.

« Un grand résultat a été obtenu, mais ce n'a pas été sans qu'on eût à déplorer la perte de plusieurs officiers courageux et expérimentés et de braves soldats. L'armée et le pays sympathiseront profondément avec les familles et les amis de ceux qui ont ainsi scellé leur dévouement de leur sang.

Nous avons vu que par les termes de la capitulation, les troupes mexicaines devaient se tenir à la distance de trente milles environ à l'ouest de Monterey, en dehors d'une ligne qui avait été tracée et désignée : il paraît que, contrairement à ces conventions, des soldats mexicains rodèrent sur la route de Camargo à Monterey; ils s'étaient même rendus coupables de vol et d'assassinat. Un jour entre autres, en compagnie d'Indiens Kansas, ils avaient enlevé, à un mille et demi de Ramos, les bœufs, les voitures, les marchandises, les effets et l'argent de plusieurs négocians américains; le lendemain, ces mêmes négocians avaient été surpris, près de Marina, par quarante ou cinquante cavaliers mexicains en embuscade; un d'entre eux, le docteur Alsbury, avait été tué, et les autres ne s'étaient échappés qu'avec beaucoup de difficultés.

Ces circonstances ont déterminé le major-général Patterson à publier, de Camargo, le 29 septembre, une proclamation dont voici la traduction :

« Conformément aux termes d'un armistice conclu entre le major-général Z. Taylor, commandant l'armée d'occupation, et le commandant des forces mexicains, à Monterey, il été convenu que toutes les troupes au service du gouvernement du Mexique se retireraient à l'ouest d'une ligne passant dans la direction du nord et du sud, vers le côté occidental de Monterey.

« Tous les corps de Mexicains armés, par conséquent, qui seront trouvés de ce côté, dans les environs du Rio-Grande ou la route qui conduit à Monterey seront considérés comme agissant sans l'autorisation des officiers de leur gouvernement et seront regardés et traités comme hors la loi.

« Les meurtres récents, commis dans ce voisinage et sur la route, demandent une énergique répression : le commandant-général ordonne que tous les commandans des postes et des camps sur la rivière et des escortes, sur la route, fassent tous leurs efforts pour saisir les Mexicains partout où ils pourront les trouver, dans leur voisinage, les armes à la main; que, même en cas de résistance ou de tentative pour s'échapper, ils soient traités comme étant hors la loi et comme ennemis du genre humain, qu'il soit tiré dessus par les troupes, et qu'on les prenne ou qu'on les détruise.

Cette proclamation arrêtera probablement l'audace des maraudeurs mexicains : si sévère qu'elle paraisse d'abord, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'elle était nécessaire, et qu'elle n'est, en définitive que la conséquence de l'état de guerre permanent dans lequel se trouvent les troupes américaines au Mexique.

Un événement dont les détails manquent et qui sans doute a été mal rapporté ou mal interprété, avait causé quelque rumeur parmi les Américains, on disait que le général Taylor avait refusé l'autorisation au colonel Lazear, d'ouvrir un magasin à Monterey, bien que ce dernier eût fait venir des marchandises à grands frais; le commandant en chef, ajoutait-on avait exigé pour ces marchandises le paiement des droits à l'alcade de la ville, absolument comme si elles avaient été importées par un négociant mexicain.

Nous avons peine à croire à ce bruit qui tendrait à constater qu'après s'être emparé de Monterey, le général Taylor, considèrerait encore cette ville comme appartenant aux Mexicains; il y a nécessairement quelque malentendu dans cette affaire.

A Camargo, deux duels étaient imminens : l'un entre le brigadier Thomas Marchall et le colonel Beilie Peyton, qui devaient se rendre, le 11 octobre, sur le terrain; l'autre, entre le capitaine Musson, de la Nouvelle-Orléans et le capitaine Shivers du Texas; ces dernières parties, néanmoins, étaient sur le point de se réconcilier.

De Matamoras à Monterey, les termes de la capitulation faisait le sujet de toutes les conversations; officiers et soldats étaient convaincus qu'en continuant le combat quelques heures seulement, le général Taylor aurait forcé les Mexicains à se rendre à discrétion, et l'armée regrettait qu'on lui eût enlevé sa proie. Mais on attribuait la détermination du général Taylor, à sa générosité et à la noblesse de ses sentimens pour un ennemi malheureux et brave; on assurait, d'un autre côté, qu'en défendant Monterey, Ampudia avait agi contre les ordres de Santa-Anna, et que le général Taylor avait eu l'intention de charger en partie, par une capitulation honorable, le commandant mexicains de la terrible responsabilité qui pesait sur lui.

Nous devons donc nous attendre à voir traiter Ampudia de la même manière qu'Arista lors de la prise de Matamoras : sa contenance triste et découragée lorsque des troupes ont abandonné Monterey les 26 27 et 28 sep-

tembre, indiquait assez qu'il ne se faisait aucune illusion sur la manière dont sa conduite serait interprétée.

Quelle marche suivront maintenant les Mexicains ? Les avis étaient divisés dans le camp ; mais on croyait généralement qu'ils feraient, à Saltillo une résistance désespérée ; la lettre suivante, datée de Monterey, le 29 septembre, viendrait pleinement confirmer cette opinion :

« Un courrier arrive à l'instant de Salinas qu'il a quitté ce matin. Cette ville n'est qu'à une journée de cheval, de ce côté de Saltillo, et le courrier rapporte, sur l'autorité d'un Mexicain, que Santa-Anna est arrivé dans cette dernière ville hier matin, ou le soir précédent, et qu'il s'est immédiatement à la fortifier. »

« Il avait sous ses ordres 13,000 hommes, au moins, qui ajoutés à ceux qui sont restés ici sous le commandement d'Amputia, porteront son armée à un chiffre supérieur à 20,000 hommes. Le même courrier nous apprend que Santa-Anna élève des batteries et des travaux sur le Rinconada limite de nos lignes suivant la trêve de 60 jours. Si ces renseignements sont exacts, l'armée a plus à faire qu'à jamais. »

Peut-être y a-t-il dans cette lettre, de l'exagération en ce qui concerne les forces mexicaines, mais l'arrivée de Santa-Anna à Saltillo concorderait assez avec la date de son départ que nous ont annoncé les journaux du Mexique ; nous entendons donc parler probablement avant peu d'un nouvel assaut ; espérons au moins que cette fois l'épreuve sera décisive.

Mexique.—Nous voyons dans le *Locomotor* de Vera-cruz que le 23 septembre, une réunion publique des citoyens de Vera-Cruz a eu lieu à l'Hôtel-de-Ville, sous la présidence du chef de la province. Cette réunion avait pour objet de constituer une junte patriotique afin d'organiser une souscription dont le produit aidât le gouvernement dans la guerre contre les Etats-Unis. Un comité de 13 membres fut, en conséquence, élu pour composer la junte.

Nous ignorons quelle a été la suite de cette manifestation ; le *Locomotor* ne fait plus la moindre allusion à ce sujet, bien que la dernière date de ce journal soit du 29 septembre.

Le général Salas, le 22 septembre, a destitué le général Tornel de l'emploi important qu'il occupait comme directeur du collège des mines. Tornel, dans la lettre où il accuse réception de sa destitution, accuse le général Salas d'avoir agit sans droits ; le *Republicano* désapprouve hautement la mesure à laquelle il attribue des causes de vengeance et de persécution.

Le même journal, en parlant de la réception enthousiaste de Santa-Anna dans la ville de Mexico, s'exprime en ces termes : « Femmes, enfans, vieillards, hommes du peuple et des classes les plus élevées de la société, nous voulions l'embrasser, lui serrer la main et l'approcher autant que possible. Personne ne voulait perdre un seul de ses regards, une seule de ces paroles. »

Ainsi que nous l'avons annoncé par un décret du 20 septembre, le général Salas a nommé un conseil de gouvernement composé de 13 individus auxquels il a été accordé une rétribution de 250 dollars par mois. Gomez Parias en a été choisi comme président ; Gomez Pedrazze, Ignazio Trigueros comptent parmi les membres. Le devoir du conseil est de donner des avis à l'exécutif ; il a dû être installé le 1er octobre. D'après le journal officiel, le revenu total du gouvernement suffit à peine pour subvenir au paiement des appointemens de ce conseil.

Voici comment, le 10 septembre, un journal de Guanaxuato, l'*Insurgente* parlait de la conquête de Nouveau-Mexique par le général Kearney :

« Nous apprenons officiellement, par un exprès qui a quitté la capitale, dimanche dernier, que Santa-Fé, dans la Nouveau-Mexique, a été pris par une division de 3,000 Américains qui, après s'être mis en possession du Nouveau-Mexique, se préparent à envahir les frontières de Chihuahua. »

« L'ennemi avance, de tous côtés, avec une célérité effrayante, et l'on peut presque dire, sans rencontrer d'opposition. Nous le voyons pénétrer, au milieu de la république, avec une insensibilité et une apathie qui sont horribles, qui froissent le cœur et présagent un avenir auquel l'âme frémit. »

« Nous ne pourrions jamais maudire suffisamment l'égoïsme et l'esprit de calcul parricide qui ont poussé certaines administrations à regarder la guerre du Texas comme source de gain, — la privant ainsi de son prestige et la rendant odieuse au peuple qui jamais n'y a vu employer les nombreuses contributions auxquelles elle a servi de prétexte, — étouffant l'esprit national, — et désarmant les provinces pour les rendre plus facilement la proie des aventuriers du Nord. » — *Franco-Américain.*

Expédition du Nouveau-Mexique.—Le général Kearney, qui avait quitté Santa-Fé le 2 septembre, avec 800 hommes, pour faire une excursion dans le Sud, s'est rendu dans un village appelé Tonie, distant de 100 mille environ. A 28 milles de ce village, il a traversé le Rio-Grande, et s'est trouvé dans un autre village, du nom de San-Domingo, habité par des Indiens Pueblo. Sa réception par ces Indiens a été des plus amicales et des plus enthousiastes. L'expédition a ensuite visité les villages de St-Philippe et d'Albuquerque où elle a été aussi parfaitement bien reçue, les habitans ayant organisé des feux d'artifice et illuminé leurs maisons. Albuquerque était la résidence du général Armijo, à la femme duquel le général Kearney a rendu visite. Armijo, disant-on, avait pris la route du Passé, et l'on supposait qu'il irait jusqu'à Mexico. Les populations riches, seules avaient vu d'un mauvais œil la présence des troupes ; la classes pauvres ou moyennes les avaient accueillies, au contraire, comme des libérateurs et des amis.

Il n'est pas d'homme, de si bon sens qu'il soit, qui ne raisonne, tantôt bien, tantôt mal, selon que la raison ou la passion l'inspire.

BULLETIN.

La saison.—*Accidens causés par l'intempérance.*—*L'émancipation du comte d'Alibert et autres pour le Lib. Et d'enseignement.*—*Retraite à Valais.*—*Dictees de Bieslau.*—*Assemblée des évangélistes à Londres.*

Depuis quelques semaines, nous avons un tems vraiment printanier, et sans les tristes feuilles noires et sèches, qui couvrent encore nos arbres, nous penserions entrer dans le mois de juin. Avec quelle joie, nous jouissons des beaux jours d'automne, quand nous les comparons à ceux, que nous a donné un été accablant, par ses insupportables chaleurs ! Nous trouvons cette saison d'autant plus agréable, que depuis plusieurs années, nous étions en plein hiver à la Toussaint, et qu'elle nous rappelle le *bon vieux tems* que nous pensions éconlé pour toujours ! Comme chacun saisit avec empressement ces derniers rayons du soleil, qui décline de jour en jour, pour se livrer à une douce et dernière promenade ; mais surtout que le pauvre voit avec plaisir ces jours qui le dispense de consumer, dans son être, un bois qu'il compare à ce qu'il a de plus précieux ! Les habitans des campagnes, dont les animaux trouvent la pâture dans les champs, ne bénissent pas moins un automne si bienfaisant.

Hier, pendant une partie de la journée il est tombé une pluie fine. Ce matin le tems est sale et brumeux, et menace à la pluie, mais sans aucun vent ni froid.

On dit qu'on a recueilli des fraises mères dans certaines localités ; nous croyons que nous possédons en Canada des fraisiers qui produiraient une seconde fois dans l'automne, si les animaux qui ont alors la liberté de courir les champs, ne les détruisaient. Les personnes qui sont curieuses, d'avoir des fruits hors de saison, pourraient en faire l'expérience dans leurs jardins, en choisissant des plants qui ont produit dans l'arrière saison. Nos fraises méritent bien cette attention parce qu'elles l'emportent de beaucoup, par leur parfum et leur goût délicieux, sur celles que nous cultivons dans nos parterres, sous différens noms étrangers.

— Dans notre dernier numéro nous avons donné le rapport de trois terribles accidens causés par l'intempérance ; chaque semaine de nouveaux noms viennent s'inscrire sur la liste de ceux qui terminent leur vie d'une manière si funeste. Ces morts subites et imprévues qui deviennent si fréquentes ne devraient-elles pas faire réfléchir ceux qui sont livrés à la détestable passion de la boisson ; mais qui pourrait faire réfléchir une brute ? On dirait que Dieu n'a plus de grâces pour ceux qui n'ont point voulu profiter des secours que leur ôtraient les *sociétés de tempérance*, et que ces insensés vont tête basse, se précipiter au fond de l'abîme. Hélas ! quel triste sort pour celui qui a encore un peu de foi, de voir qu'il est exposé par sa propre fiute à sortir d'un moment à l'autre, des feux de la boisson pour entrer dans les feux de l'éternité ! Quel état pour paraître devant son juge !!! Mais l'exemple suivant que rapporte la *Minerve* devrait épouvanter ceux qui ayant reçu solennellement aux pieds des autels, et des mains du ministre de la religion, le *gage de la tempérance*, finissent par le jeter au feu, ou suivant l'expression plus énergique du peuple, *crachent sur leur image de tempérance*.

Dimanche, (1er novembre), un individu du nom de Michaël Leary, qui fesait depuis quelque tems partie de la société de tempérance, jeta tout-à-coup sa carte au feu, et fit venir une pinte de whiskey, qu'il but immédiatement ; il se coucha ensuite, et le lendemain matin, il était sans vie. Le coroner a fait lundi l'enquête sur son corps, et a rendu un verdict conforme aux circonstances.

Mercredi, la nuit, vers onze heures et demi du soir, on ramassa dans la rue Wellington, une femme du nom de Dubois, qui ne pouvait plus faire aucun mouvement, par suite du froid, et de l'état d'ivresse ou elle se trouvait.

Dernièrement, à Martintown, Haut-Canada, un nommé McDonald

— On trouve noyé dans la rivière aux Raisins, où il était tombé, en voulant traverser sur le pont, pendant la nuit, et lorsqu'il était sous l'influence de la bière.

— Les candidats du côté de Thiers et Guizot qui promettaient tant à leurs électeurs au sujet de la *liberté d'instruction*, maintenant qu'ils ont obtenu ce qu'ils désiraient reculent en arrière, ce qui arrive quelquefois dans d'autres pays que la France. Le comte de Montalembert est président du *comité central pour la défense de la liberté religieuse*, a publié une circulaire ayant pour objet de provoquer de toutes parts des pétitions en faveur de la *liberté d'enseignement*.

« Sachons voir, dit-il, et prévenir, comprendre et agir. Si les hommes qui nous tendaient la main il y a quelques semaines, la veulent retirer brusquement aujourd'hui, qu'ils en soient maîtres; mais nous, ne nous détournons pas de notre œuvre pacifique et consciencieuse. Habitons-nous à ne compter les obstacles que pour des avertissements de la Providence qui nous juge de haut et possède le secret de nos cœurs. Ce n'est que quand nous aurons mérité de vant elle le prix de l'abnégation et du dévouement, que nous obtiendrons des hommes l'affranchissement de nos frères et de nos enfants.

« Veuillez donc, Monsieur, prendre ces considérations pour guide de votre conduite, et pour stimulant de votre propre activité.

« Le *Pétitionnement* fortifiera les bonnes intentions, si elles existent, et déjouera les arrière-pensées qu'il est permis de redouter. Ne laissez personne à l'écart, ni les grands, ni les humbles, ni les villes, ni les chaumières. Le riche a besoin de la religion pour user de la richesse, le pauvre pour supporter la misère! Unissez leurs signatures comme l'Évangile a rapproché leurs cœurs. présentez partout le faisceau de la probité et du nombre; enlevez à nos adversaires jusqu'à l'occasion de se nuire à eux-mêmes, en nous calomniant, et vous aurez rendu à la patrie et à l'ordre social le plus urgent et le plus signalé des services.

« LE COMTE DE MONTALEMBERT, président du comité.

« HENRY DE MANCNY, secrétaire. »

— Mgr. l'évêque de Sion, voulant donner une retraite aux prêtres de son diocèse de la partie française, depuis Riddes jusqu'à St. Gingolph, Sa Grandeur l'abbé de St. Maurice, évêque de Bathléem, s'est associé à ses pieuses intentions pour en donner une, en même temps, aux religieux de sa juridiction. En conséquence, les ecclésiastiques du Bas-Valais se réunirent, le 31 août, au nombre d'environ cinquante, à l'abbaye de St. Maurice. Cette mission, dirigée par les deux prélats, fut prêchée par le R. P. Neltner, jésuite, dont la science et le zèle apostolique sont connus de la Suisse entière; elle fut terminée le 5 septembre par une messe solennelle, la bénédiction du St. Sacrement et la procession du *Benedictus*. Le pieux orateur auquel Dieu donne la force de supporter les plus rudes fatigues, devait prêcher trois autres retraites, dans le courant de ce mois, aux religieuses de Martigny, de Collombey et de Sion.

— L'esprit religieux continue à se fortifier et à s'étendre dans le diocèse de Breslau. Le suffragant du diocèse, Mgr. Latassek, s'était rendu dans les paroisses de la Silésie supérieure, et y avait conféré le sacrement de confirmation à 25,000 fidèles, enfants et adultes; puis à la fête des saints apôtres Pierre et Paul, à 1, 170 fidèles de la ville de Breslau. Presqu'en même temps le prince-évêque était allé visiter les églises de la partie de son diocèse située en Autriche, et dans la ville de Teschen il avait confirmé plusieurs milliers de personnes accourues de tous les environs. Un grand nombre des paroisses visitées n'avaient pas vu d'évêque depuis un siècle; ni par conséquent reçu les dons du Saint-Esprit, ce qui explique les ravages que, dans les premiers moments de la surprise, la peste rongienne avait exercés dans ces malheureuses communes.

— C'est le 25 août qu'à eu lieu, à Londres, la première séance de l'Assemblée générale des Évangéliques, convoquée dans le but de faire reconnaître l'unité de l'Église chrétienne. Cette première séance a été présidée par sir Cullen Turdley Smith. M. Bunsen, représentant de la Prusse, ne pouvait manquer d'y occuper une place distinguée. On y remarquait encore le docteur Böcker, des États-Unis, le ministre anglican Bristo Noël, et une multitude de minis-

tres de toutes les confessions et de tous les pays. Le président ouvrit l'Assemblée par l'exposé historique de l'origine de cette réunion. D'après cette exposé, la première idée en serait venue d'Écosse, puis agréée et propagée par sept communautés d'Angleterre, du pays de Galles et d'Irlande. Le premier résultat des délibérations de l'Assemblée a été de déclarer: « que les dissidences secondaires entre les différentes sectes chrétiennes ne devaient pas empêcher de se réunir en une grande alliance; » ce qui signifie que toutes les armées d'Armageddon doivent se réunir en un seul corps de bataille contre le Christ et son Église.

— Nous accusons la réception du premier numéro de l'*Echo des Campagnes* publié à Berthier.

POST-SCRIPTUM

Extraits de l'*Extrapolinaire* de la *Revue Canadienne*.
Arrivée de la maille du 19 octobre.

P. 3. — Le *B. Itanina* est arrivé à Boston, samedi matin, à 5 heures et demi, après une traversée de 17 jours et demi. Ce Steamer apporte des dates de Londres du 19, et de Liverpool du 20; les nouvelles ne sont pas importantes. Le prix des grains continue à augmenter dans les principaux ports de l'Europe. Le commerce des bois est très actif et ces produits sont en demande.

En Angleterre le sort de plus en plus déplorable et alarmant de l'Irlande continue à occuper l'attention publique. Il est question encore de la réunion des chambres. La presse anglaise et française est dans un état d'hostilité, sur les mariages espagnols, qui ont été célébrés nonobstant toutes les protestations de John Bull le 10 octobre.

— Des troubles assez sérieux ont éclaté dernièrement en Irlande; à Kilkenny et dans d'autres localités. Des attroupements se sont formés, et, après avoir parcouru les rues en poussant des clameurs sauvages, la foule a pillé un assez grand nombre de boutiques de boulangers: heureusement aucune collision n'a eu lieu entre le peuple et la force armée requise par les magistrats pour le rétablissement de l'ordre; les rassemblements ont fini par céder aux exhortations et aux promesses des autorités; qui se sont engagés à procurer du travail aux ouvriers sans ouvrage, en exceptant néanmoins de cette répartition tous ceux qui se rendraient coupables de quelque acte de violence.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

ROME.

— Une assemblée à laquelle la présence inattendue du Souverain Pontife ajoutait un intérêt tout particulier, a eu lieu aujourd'hui dans l'église de Ste. Apollinaire. Un élève du séminaire romain y soutenait une thèse publique de théologie et d'histoire ecclésiastique. Le Pape, qui avait daigné en agréer la dédicace, a voulu donner au jeune lauréat une marque plus précieuse de son auguste bienveillance, et aux études ecclésiastiques un puissant encouragement par ce témoignage public d'intérêt et de souveraine protection. Sa Sainteté, accompagnée du maître de la chambre et des camériers de service, s'est rendue à l'église de Sainte-Apolline à quatre heures de l'après-midi. Les exercices de la thèse ont eu lieu en sa présence.

Quinze cardinaux et un grand nombre de prélats formaient autour du Saint Père le cercle le plus imposant qu'on eût remarqué depuis longtemps à ces sortes de solennités. Parmi les membres du sacré collège, nous citerons particulièrement les cardinaux Lambruschini, Macchi, Mettei, etc., que des correspondances mensongères ont représentés comme affectant de s'éloigner de Rome, ou des cérémonies auxquelles Pie IX daigne paraître. Trois prélats d'un grand savoir théologique ont pris part à l'argumentation: Mgr. Vizzardelli, Mgr. Angelini et Mgr. Brancelli, secrétaire de la Propagande. Le St. Père qui ne s'est retiré que vers sept heures, a daigné exprimer sa haute satisfaction de la manière brillante dont M. l'abbé Camille Santori a soutenu cette épreuve. Une foule immense était accourue sur le passage du Pape et à son départ comme à son arrivée: elle a fait écarter les plus vifs transports d'amour et de vénération pour l'auguste Pontife.

— Si le pape ne rit pas, il lui est permis de sourire; et ainsi fait-il quand il recueille au milieu de ses sujets des témoignages d'une incomparable et expansive affection. Le huitième jour de septembre a vu une scène triomphale, dont la mémoire restera longtemps gravée dans la mémoire des romains. Les paroles manquent pour décrire cette imposante manifestation des sentiments de tout un peuple; ce jour-là trois cent mille hommes se pressaient autour du char qui traînait le pontife le long du Corso, et en même temps que la terre disparaissait sous leurs pieds, des nuages de fleurs et des guirlandes de verdure dérobaient la vue du ciel. Si cette fête fut organisée par quelqu'un assurément ce ne fut pas par l'ambassadeur d'Autriche. Les réformes administratives et politiques que le pape poursuit d'une main ferme, ne sont pas du goût de M. de Meternich, et déjà des notes dans ce sens ont été remises de sa part au gouvernement romain. Le gouvernement les reçoit et continue de marcher. Les nombreux abus que pourchasse le noble pontife fournissent matière à une foule de charmantes anecdotes dont Pie IX est le héros; toutes ne sont pas à nos yeux, d'une au-

thenticité parfaite ; mais ici se trouve l'application du proverbe : que l'on ne prête qu'aux riches.

FRANCE.

—La procession dite du "Saint-Cordon" a eu lieu dimanche, 12 septembre, autour de Valenciennes, suivant l'usage antique, et a été favorisée par le plus beau temps. Cette procession, instituée depuis l'an 1008, à l'occasion d'une peste dont la ville était affligée et dont elle fut délivrée le 8 septembre, jour de la Nativité de la Vierge, a donné lieu à l'institution de la fête patronale de la ville et à la franche foire qui l'accompagne. Suivant une pieuse tradition, la cité fut entourée "extra muros" d'un cordon miraculeux, qui fut relevé dans les champs voisins. La procession annuelle suit religieusement depuis ce temps les traces du saint cordon et fait ainsi un parcours extérieur de plusieurs lieues. Le cortège, sorti de l'église Notre-Dame vers dix heures du matin après la grand'messe, n'est rentré qu'à quatre heures après-midi par la porte de Fagnars. Une halte a eu lieu sur les bords de l'Escant, à St. Roch, et une prédication a été faite à la nombreuse assistance arrêtée en cet endroit. Cette cérémonie religieuse, la plus ancienne du pays, avait attiré une foule immense d'habitans de la campagne, qui, dès le matin, arrivaient en ville et garnissaient les abords de l'église Notre-Dame.

NAPLES.

—On écrit de Nocera au journal de Bruxelles :
"Le révérendissime P. recteur-majeur de la congrégation des PP. Rédemptoristes, instituée par St. Alphonse de Liguori, a été frappé d'un coup d'apoplexie, le 26 juillet, peu après avoir célébré le saint sacrifice de la messe. Le 30 juillet, il a demandé et reçu les derniers sacrements. Le 6 du mois d'août, LL. MM. le roi et la reine et toute la famille royale sont venus de Naples pour lui faire une visite. Les dernières nouvelles sont plus rassurantes, et donnent l'espoir qu'on pourra encore conserver une vie si utile à la religion."

PRUSSE.

—Le bruit court à Berlin que le synode général congédié, avec si peu de succès, compte être rappelé dans la capitale pour reprendre ses opérations si lentes et si incertaines, le 1er février 1847. En attendant, la société Gustave-Adolphiennne appelle ses adeptes de tous les coins de l'Allemagne. Malgré cette bruyante convocation du ban et de l'arrière-ban du protestantisme, il paraît, par les correspondances de Berlin, que cette réunion générale des Adolphiens n'excite que très-faiblement l'intérêt public. On en parle peu, et peut-être n'en parlerait-on pas du tout sans le banquet monstre que, suivant la coutume sycaritique de Berlin, le directeur de la société a d'avance préparé à ses membres, et pour lequel on colportait des cartes d'entrée par toute la ville. Ce banquet a dû avoir lieu le 5 septembre.

—Si le grand-duc de Bade avait besoin d'une éclatante manifestation pour apprendre à distinguer ses amis de ses ennemis, il pourrait la trouver dans un fait qui vient de se passer à l'occasion du seizième anniversaire de sa naissance depuis son avènement au trône. Cette fête avait réuni dans un banquet solennel toute la magistrature et tout le clergé catholique du bailliage de Blöxberg, empressés de s'associer aux hommages publics rendus, en ce jour, au souverain et à sa maison. Le clergé protestant de la ville et des environs de Blöxberg s'abstint en masse, et bien évidemment par suite d'une résolution concertée, de prendre part au festin, lui qui ne manque jamais d'assister avec empressement aux bruyants repas qui suivent ses réunions religieuses ou politiques. Cette manifestation a produit dans le pays une profonde et pénible sensation, que le gouvernement et le prince lui-même ne pourront s'empêcher de partager.

NOUVELLES DIVERSES.

CANADA.

—Un journal de New-York mentionne un tremblement de terre dans l'Isle de Trinidad. Il y a eu quelques bâtimens détruits.

—Les patates sont attaquées sérieusement dans le Haut-Canada.

—On nous dit que le Major Campbell, seigneur de Rouville, a souscrit la somme de £100 pour aider à relever la Croix de St. Hilaire, qui a été renversée, comme on le sait, lors de la grande tempête.

—Le *British Whig* de Kingston dit que l'opinion prévaut généralement que le gouvernement impérial se prépare actuellement à adopter un plan pour la réunion de toutes les provinces britanniques de l'Amérique du Nord, en un seul gouvernement à la tête duquel serait un Vice-roi qui aurait sa résidence à Québec. Il y aurait des gouverneurs subordonnés à Frédéric-ton, Halifax, Charlottetown, etc., chargés de faire exécuter les lois de chaque province, jusqu'à ce que toutes ces lois des différentes provinces, fussent fondées en un code auquel seraient soumises les Provinces-Unies. Selon ce journal, le bureau colonial travaille fortement à ce projet, et c'est ce qui retarderait le départ de lord Elgin pour le gouvernement du Canada.

Minerve.

—Dernièrement, à Ste. Marie, (District de Québec) Elzéar Duchesney éc. a été condamné à payer amende de cinq piastres pour avoir refusé de faire fonctionner la loi actuelle d'éducation.

Ce monsieur, qui est lieutenant-colonel de milice, commissaire des petites causes et magistrat, a été en juillet dernier, élu commissaire d'école avec

R. A. Fortier, éc., régistrateur du comté. Comment se fait-il qu'avec de tels honnêtes pour commissaires, cette paroisse soit encore, à l'heure qu'il est, sans écoles ?

Journal de Québec.

Chef St. Maurice et St. Etienne.—La vente de ces lieux, au bureau de P. B. Dumoulin, Ecuyer, l'Agent du Bureau des Terres de la Couronne ; et ils ont été adjugés à Henry Stuart, Ecuyer, le propriétaire des Forges St. Maurice, pour la somme de £5,900.

Gazette des Trois-Rivières.

Chemin de fer de Québec à Saint-Andrews (Nouveau-Branswick).—On lit dans un journal de Saint-Andrews :

"Une assemblée d'actionnaires du chemin de fer de Saint-Andrews à Québec et d'autres personnes s'est tenue aujourd'hui (7 octobre) à l'hôtel de ville. Plusieurs discours éloquents ont été prononcés, et la plus grande unanimité jointe à une entière confiance dans l'entreprise a paru régner dans l'assemblée. La liste de souscription s'élève maintenant au-dessus de £25,000, et il sera incessamment convoqué une assemblée générale à l'effet d'élire des directeurs et d'adopter les mesures les plus vigoureuses pour avancer l'entreprise. Tout doute sur la possibilité de construire le chemin et sur son succès final est dissipé : nous sommes maintenant certains d'avoir un chemin de fer."

FRANCE.

—On assure que des dépêches viennent d'être expédiées à M. le vice-amiral prince de Joinville, avec l'ordre de faire voile avec son escadre pour les côtes orientales de l'Espagne, afin d'empêcher par une surveillance active débarquement éventuel du comte de Montemolin et des autres chefs carlistes. Quelques bâtimens seront envoyés dans le même but de Brest et de Rochefort sur la côte orientale de la Péninsule. Cette croisière devra en même temps surveiller les débarquemens d'armes et de munitions de guerre.

Il y a déjà deux jours que des ordres analogues ont été expédiés aux autorités françaises sur toute la frontière de terre.

ANGLETERRE.

—Le *Sun* nous apprend que M. le comte de Montemolin et le général Cabrera sont arrivés à Londres par Douvres. Le fils de don Carlos habite l'hôtel de Brunswick (Hanover Square) et il y mène une vie très retirée. On suppose qu'il négocie un emprunt et qu'il se concerta avec ses partisans pour être en mesure d'accomplir le plus tôt possible ce qu'il a promis dans sa proclamation aux Espagnols.

Dans cette proclamation rédigée avec assez d'habileté, le prince promet des institutions appropriées au temps et le respect de la propriété ; il recommande l'oubli du passé et la fusion des partis.

Le journal anglais ajoute que plusieurs agens de la police de sûreté de Paris ont été envoyés à Londres pour y surveiller les mouvemens du fils de don Carlos et de ses partisans.

Des lettres particulières de la frontière annoncent que le comte de Montemolin est en Catalogne. C'est aussi ce qu'annonce un journal de Paris comme un fait positif.

Nous recevons une lettre de la frontière qui annonce que quatre-vingt insurgés, parmi lesquels plusieurs prêtres, ont été pris et fusillés à Lérida.

À la Seu-d'Urgel plusieurs prêtres, ont été exécutés par le garror. Parmi eux, il s'en trouve un qui, dit-on, a rempli les fonctions d'évêque, et un chanoine qui a longtemps desservi la paroisse française de Nabuja, et qui se nomme Gazi. Cette dernière nouvelle paraît officielle.

D'après le *Morning Herald*, des instructions viennent d'être envoyées au vice-amiral sir William Parker pour lui prescrire de tenir concentrées, dans les parages de Cadix et Gibraltar, les forces navales placées sous ses ordres. D'un autre côté, l'escadre, commandée par le prince de Joinville, va, dit-on, se diviser en deux sections, dont l'une doit se rendre et se tenir sur les côtes d'Espagne jusqu'à nouvelle ordre.

Le 1er octobre, la bourse de Paris a été exirément agitée, et les fonds français ont éprouvé une forte baisse. Ce mouvement a été en partie produit par un paragraphe des *Débats* annonçant que la flotte anglaise d'évolution est revenue vers Cadix et doit être renforcée par huit navires de la Méditerranée. Cette circonstance a été considérée par les spéculateurs comme d'un menaçant augure et a terminé des ventes considérables.

—D'après nos informations, l'Autriche et l'Angleterre serait complètement rapprochées dans leur politique relative aux affaires d'Espagne. L'Angleterre aurait fait à l'Autriche la concession de se montrer beaucoup moins défavorable au comte de Montemolin. Depuis 1831, le cabinet de Londres se considérait comme engagé par le traité de la quadruple alliance ; mais, par suite de ses griefs précédens et de la conduite tenue par le système dans la question du mariage, le ministère anglais se regarderait comme délié des engagements que lui imposerait ce traité.

L'Angleterre serait résolue à n'intervenir ouvertement et par la force qu'autant que la cour des Tuileries passerait outre à la célébration du mariage de M. le duc de Montpensier. Dans tous les cas, si les chances de la guerre étaient favorables au prétendant, le cabinet anglais se résoudrait à le reconnaître par respect, aurait dit lord Palmerston, pour la volonté et l'indépendance du peuple espagnol.

La question d'Espagne prendrait dès-lors une tournure toute nouvelle, puisque l'Angleterre marcherait d'accord avec les puissances du continent. La France encore une fois resterait isolée. On ajoute que le ministère britannique aurait stipulé des garanties en faveur du principe représentatif et de

toutes les nuances du parti progressiste. Voilà où nous aurait conduits la belle politique du système et de M. Guizot.

ÉTATS-UNIS.

—La marine américaine continué du reste à jouer de malheur. Le 10 octobre, entre 8 et 9 heures du soir, le steamer des États-Unis le *Général Taylor* a pris feu le long du quai à Pensacola et a été consumé en peu de temps jusqu'à la flottaison. La machine seule peut avoir quelque valeur, encore est-elle fort endommagée. Cet incendie que l'on croit devoir attribuer à la malveillance, constitue pour le trésor une perte d'environ quinze mille piastres, car ce vapeur n'était point assuré.

HUGUES LE DESPENSIER.

V.

EN PALESTINE.

—Il fut admirable, l'élan qui poussa vers la Terre-Sainte tous les hommes de l'Occident, depuis les rois jusqu'aux habitants des chaumières, depuis les naturels de la Norvège jusqu'aux indolents enfants de la Sicile et de l'Andalousie. Les mouvements sont toujours en proportion avec les idées qui les inspirent. Le mouvement des croisades ne fut si grand que parce qu'il était le fruit de l'idée chrétienne.

Il n'y eut pas alors un coin de terre où ne retentit un écho de ce cri *Dieu le veut!* En Basse-Normandie, sur les rives de l'Orne, on vit un vieillard, un ermite, en longue robe blanche, rassembler les populations qu'il électrisait par sa parole et les entraîner en masse après lui sur le chemin de Jérusalem. Et quand on demanda quel était cet homme, d'où venait son influence, il fut répondu que c'était un ermite, hôte d'un rocher en pleine mer, et qu'il était connu seulement pour ses bonnes œuvres.

Déjà le plus grand nombre des croisés étaient partis. L'arrière-ban, conduit par ce moine, se composait de tous ceux qui n'avaient pu prendre part à la levée faite par le duc Robert, fils aîné de Guillaume, deux années auparavant. Cette fois, des vieillards, des enfants, des femmes, des invalides se mirent en route. Les seigneurs qui ne pouvaient coopérer de leur personne à cette sainte entreprise, y consacraient leurs biens, qu'ils engageaient pour plusieurs années à des usuriers juifs ou lombards.

Tous les bons instincts étaient surexcités. À part quelques désordres inséparables d'une aussi grande multitude, on eût dit que les hommes voulaient devenir saints comme le sol qu'ils allaient fouler en Palestine. De jeunes nobles, renonçant à leur famille, à leur patrimoine, à leur rang, se vouaient perpétuellement à la pauvreté, au service des pauvres et des lépreux. À côté de l'ordre des Hospitaliers s'en formait un autre moins exempt peut-être de toute vanité humaine, celui du Temple, destiné à la défense du Saint-Sépulcre, plus familier avec l'épée qu'avec la charpie, plus accoutumé à faire des blessures qu'à les guérir; saint Bernard rédigeait les statuts de cette milice, dans laquelle, entraînent de proches parents des rois. La chevalerie naissait de la religion et du dévouement; l'influence de l'idée chrétienne faisait fermenter cette société à demi-gothique comme un vin généreux, pour la purger, pour en jeter le grossier et l'impur.

Les rois se virent, les nations se rapprochèrent sous les murs de la cité sainte et apprirent à se connaître; de là naquit la politique internationale, de là naquit aussi l'histoire. Les peuples chrétiens, tous les peuples civilisés, dirons-nous, datèrent la leur de cette grande épopée. Les sources historiques devinrent moins troubles: les noms de famille commencèrent à se fixer, et l'adoption des armoiries permit de suivre les races. La littérature commence son avènement: les poètes ont de grandes promesses à chanter. Pendant ce temps les querelles intestines faisaient relâche; de beaux monuments, restes des temps antiques, frappaient les yeux des barons qui rapportèrent chez eux l'esprit de modération et les arts.

On ne saurait trop le répéter. La croisade fut juste en principe; la main du Tout-Puissant poussait bien ces innombrables légions qui criaient: Dieu le veut! en se ruant sur l'Asie. Les Sarrasins avaient toujours un pied en Occident; il fallait leur faire, encore une fois, sentir l'épée de Charles Martel. En allant les combattre dans leur pays, on empêcha une seconde invasion, et qui sait si les plaines de Poitiers leur eussent toujours été funestes.

La croisade se justifie par sa cause et par ses résultats. Pour des écrivains de l'école voltairienne on appelle *brigands* les chevaliers croisés, *énergumènes* les religieux prédicateurs, *guerre injuste et atroce* ce mouvement immense et providentiel que les plus modérés de ces écrivains traitent dédaigneusement de *pieuse folie*. À quelles aberrations peut conduire l'esprit de secte!

La foule, conduite par l'ermite de Notre-Dame, marchait recueillie en chantant des cantiques. C'était un spectacle curieux et touchant

que cette multitude d'hommes pauvrement vêtus, qui allaient avec confiance à 600 lieues de leurs chaumières, sans vivres, persuadés que Dieu prendrait soin d'eux, sans autres armes que la faux et la fourche de leurs travaux rustiques. Toutes les portes s'ouvraient sur leur passage; tous les toits devenaient hospitaliers à leurs malades. Le vieux seigneur de Bellassise avait ordonné à maître Walram de sacrifier aux émigrants jusqu'à sa dernière tête de bétail et de mettre à leur disposition son manoir tout entier.

Une foule compacte se pressait aux abords d'Estreham. Sous le porch: étaient amoncelés des tas de pains, du linge et des vêtements que Mélisende et sa mère aidaient à distribuer aux nécessiteux. Pendant toute une journée, la jeune fille s'acquitta avec ardeur de ce devoir au milieu des bénédictions. Un spectateur vêtu d'une longue robe, se tenait à quelque distance et semblait la considérer d'un œil attendri. Quand les pauvres furent pourvus des choses les plus nécessaires, quand Mélisende, à bout de forces et de provisions, cessa sa laborieuse aumône, le moine étendit les mains et la bénit, et le cortège reprit sa longue route en continuant ses chants pieux.

Il n'entre pas dans notre plan de suivre les croisés à travers ces contrées brûlantes qui furent si fatales à un grand nombre d'entre eux. Nous débarquons cependant avec eux, au bout d'un voyage de trois mois, en Palestine, où se trouve Olivier de Bellassise.

Il avait combattu au siège d'Antioche, en 1098; à celui de Jérusalem, en 1099.

L'armée chrétienne était décimée. Sa marche victorieuse ressemblait à une déroute. On eût pu la suivre à la trace des morts, quelle laissait derrière elle, ou des blessés, des malades qui ne pouvaient plus garder leurs rangs. C'était un désordre, une confusion semblables à ceux qui régnaient dans notre armée à la retraite de Russie, lorsqu'elle eut à parcourir, elle aussi, sans provisions, des déserts qui semblaient s'allonger sous les pieds engourdis de nos soldats.

Olivier avait été blessé. Il avait laissé derrière lui son cheval, tombé à bout de force et de sang. Les croisés cheminaient en désordre sur ce sol brûlant où leurs pieds s'enfonçaient. Toutes les figures avaient l'air sauvage, presque féroce. Les sentiments de la nature étaient endormis; on voyait d'un œil indifférent tomber un camarade; on passait à côté de lui sans chercher à le secourir. Chacun, sentant les forces lui manquer, marchait pour arriver à la ville d'Ascalon, où étaient des frères qui avaient du pain pour les affamés et du linge pour les blessés. Tout à coup on apercevait des dômes, des minarets, une ville entourée de murailles; un cri de joie s'échappait de toutes les poitrines, on s'embrassait, on remerciait Dieu. Les plus faibles faisaient un dernier effort; puis la ville s'évanouissait subitement, et le soleil, reflété par les sables blanchis du désert, allait produire un autre mirage un peu plus loin. Mais à chaque illusion perdue, un foule de malheureux tombaient pour ne plus se relever.

Olivier se sentait pris d'une sorte de vertige. Affaibli par le sang qu'il avait perdu, il marchait à une grande distance de ses compagnons, derrière l'armée, qu'il voyait s'éloigner dans une sorte de brume fantastique. Les forces lui manquèrent tout à coup; ses genoux plièrent sous lui; il s'affaissa sur le sable brûlant, qui semblait devoir lui servir de lit de mort.

En ce moment quelqu'un parla à côté de lui. Olivier reconnut Janequin, qu'il avait trouvé mourant dans la forêt de Bellassise, qu'il avait nourri et recueilli; il l'appela d'une voix suppliante en lui tendant les bras; Janequin, de son côté, jeta un regard farouche et continua son chemin. Alors le jeune homme se retourna douloureusement sur le sable et se prépara à mourir. Ses lèvres remuèrent; il récita la prière des agonisants, puis, jetant les yeux autour de lui, il aperçut une longue traînée de cadavres qui s'étendait à gauche aussi loin que le regard pouvait porter, et se terminait, à droite, à la troupe amoindrie de ses compagnons, point mobile qu'il apercevait à peine dans l'éloignement. Près de lui, quelquefois, un bras s'agitait, et on entendait des plaintes lamentables. Un malheureux se relevait à demi; une tête se montrait un peu au dessus des autres; puis retombait sans mouvement et redevenait immobile. De tous côtés, le désert; un désert sans fin.

Sur un petit monticule de sable, des vautours immobiles couvraient d'un œil sanglant ce splendide repas de chair humaine. Un d'eux déploya ses ailes et promena son vol pesant sur toute les têtes. Olivier vit passer devant ses yeux une masse fauve et emplumée qui lui déroba les rayons du soleil. Un frisson d'horreur parcourut ses membres; il rabattit son capuchon sur sa figure. En pensant à son père, à ses frères, auxquels il souhaitait un sort plus heureux que le sien, à Mélisende, aux vallons de l'Orne, deux larmes se firent

jour à travers ses paupières desséchées. Sa dernière consolation fut d'avoir accompli le vœu de son père ; il en prit Dieu à témoin, porta à ses lèvres la croix de son rosaire, croisa les mains sur sa poitrine dans l'attitude de ces statues sculptées sur les vieux tombeaux et perdit tout sentiment de l'existence.

Il était étendu sans mouvement—depuis combien de temps il n'eût pu le dire, sans doute—quand il lui sembla entendre des pas errer autour de lui. Le bruit se rapprocha : une voix murmure à son oreille le nom de son père, du château paternel et de Mélisende. Ce fut une sensation délicieuse mais vague, comme celles qu'on éprouve dans un songe. Il entrouvrit cependant les yeux ; une longue forme blanche était auprès de lui. Elle apparut flottante, indécise à l'œil déjà éteint du jeune homme. Était-ce l'ange du jugement qui venait le prendre pour l'amener devant le tribunal de l'Éternel ? goûtait-il déjà les joies d'une autre vie ? Il se sentit soulevé de terre, jeta un profond soupir et s'évanouit de nouveau.

NOUVEAU TESTAMENT

AVENDU AU BUREAU DES MÉLANGES.

L'ÉDITION du NOUVEAU TESTAMENT publiée avec l'approbation de Mgr l'Archevêque de Québec.

DERNIÈREMENT RECUS ET A VENDRE CHEZ LE SOUSSIGNÉ.

UN grand assortiment d'ornemens d'Eglise, consistant :
En Chasubles, Chapes, Croix pour chasubles, voiles pour le Sacrement, St. Garuldes de dais, Etc. etc. pour chapes, etc.

UN superbe ornement, imitation de drap d'or, emboisé, consistant en une Chasuble, deux Dalmatiques et trois éperges.

TROIS superbes BANNIÈRES adaptées pour la ST. JEAN-BAPTISTE.

VIENNES en pierre de différents grandeurs.

Galons et Franges d'or, Encensoirs et Boîtes à Saintes Huiles.

Livres de vie en bazanne et dorés.

I. S. DELAGRAVE,

No. 60. Rue des Commissaires,
Montréal, 29 octobre 1846.

BOVIN, ORFÈVRE.

Vie-à-vis le marché neuf, rue de la Basse-Ville,

PRENE les MM. du Clergé, ainsi que toutes les personnes qui ont des meubles à faire exécuter en argent, ou à faire réparer, qu'il se chargera de leurs demandes, et les fera remplir, suivant leurs ordres, en quelque genre que ce soit, en sorte qu'ils ne pourront rien désirer de plus achevé dans les pays étrangers.

29 octobre 1846.

AVIS AUX MM. DU CLERGE.

LE Soussigné informe les MM. du Clergé, qu'il vient de recevoir de Paris, un grand nombre d'articles pour ornemens d'Eglise, ce qui, joint à son fonds, en fait le meilleur assortiment en ce genre qu'en ait eu dans le pays. On trouvera chez lui une très grande variété de vives parures tous d'un choix bien particulier. Le soussigné ayant profité d'une occasion très favorable pour se procurer ces effets à très bas prix, il pourra les vendre aux prix les plus réduits, ayant en vue d'y puiser son Stock au plutôt.

JOSEPH ROY.

RABAIS IMPORTANT. OBJETS D'ÉGLISE.

MALGRÉ les prix déjà si avantageux des articles d'Eglise maintenant en vente à l'HOPITAL-GENERAL de cette ville, le Soussigné vient encore de recevoir une REDEVANCE assez importante sur la plupart des articles qui devront sous peu faire place à une NOUVELLE IMPORTATION d'Objets d'Eglise attendus dans le cours du mois d'Octobre.

L'ASSORTIMENT D'AUJOURD'HUI se compose de

Croix de Chasubles, Etoles,
Bandes de Dalmatiques, Garnitures de Chapes,
Damas brochés en or, et en soie.

VOILE DE BENEDICTION DU S. S. SACREMENT.

Galons, Franges à Douillons, Cordons d'Etoles.

On trouvera au même endroit l'assortiment le plus riche et le plus varié de ces articles. Pour importations directes s'adresser à

J. C. ROBILARD, No. 84, Cedar St.
New-York.

AVIS

A VENDRE, A PRIX CONTANT, ou à échanger contre un bon PIANO, un HARMONIUM neuf et qui vient d'être importé directement de Paris. Cet HARMONIUM est dans l'état le plus parfait, contient TROIS REGISTRES et est admirablement adapté pour une chapelle ou une petite église. S'adresser à ce Bureau.

ATELIER DE RELIEUR,

CHAPELEAU ET LAMOTHE.

REMERCIENT sincèrement les MM. du Clergé et le public en général de l'encouragement qu'ils ont bien voulu leur donner et les préviennent qu'ils ont transporté leur atelier à la rue St. Gabriel, faisant face à la rue Ste. Thérèse à quelque pas de leur ancienne demeure.

—ET—

Ils ont l'honneur de prévenir les MM. du Clergé, les Marchands, les Instituteurs et autres qu'ils viennent d'ouvrir un Magasin de Livres d'Ecoles à l'usage des Frères de la Doctrine Chrétienne et autres qu'ils vendront aux prix les plus réduits.

—AUSSI—

Ils ont l'honneur de présenter toutes Reliques de Livres, ainsi que les ordres qui ont leur valeur intrinsèque, et aussi promptement que possible. Ils espèrent par leur assiduité, leur attention et la modicité de leurs prix, s'assurer un Partage de leur bien.

CHAPELEAU & LAMOTHE.

Montréal, 24 Juin 1845.

PHARMACIE CENTRALE (RUE ST. LAURENT, No. 69.)

Vie-à-vis St. Loy, Ecr., marchand sur cette rue.

Dépôt Général de Médicaments Français à Patente, Produits chimiques, Parfumeries fines, etc., etc. Consultation des Malades.
22 Juin. DR. FICHAULT, Ancien Elève des Hôpitaux de Paris.

PHARMACIE.

Coin des Rues Notre-Dame et St. Denis.

MARCELLIN CÔTÉ ET CIE., ont l'honneur d'informer les habitants de Montréal et des environs, qu'ils ont ouvert une PHARMACIE et un MAGASIN de DROGUES au coin des Rues Notre-Dame et St. Denis, (directement vis-à-vis l'Hôtel Donegan) et ils offrent à ceux qui voudront bien les favoriser de leur patronage, un assortiment général de

DROGUES, PRÉPARATIONS CHIMIQUES,

MÉDICINES PATENTÉES,

PARFUMERIE, INSTRUMENTS DE CHIRURGIE,

ETC., ETC., ETC.

M. CÔTÉ et Cie., ont l'honneur d'annoncer qu'ils ont constamment en main un assortiment étendu de Boîtes de Médecines Homœopathiques, avec des ouvrages en expliquant l'usage par le Dr. ROSENSTEIN, Praticien Homœopathe, Montréal.—AUSSE.—Une quantité de célèbres MACHINES ELECTRO-MAGNETIQUES de SHERWOOD.
Le Dr. Côté a son bureau voisin de la Pharmacie où il a l'intention d'exercer sa profession.

N. B.—Eau de Seda et Nectar de Gingembre, à la Fontaine
Montréal, 10 Juillet 1846.

BANQUE D'ÉPARGNE

DE LA

CITÉ ET DISTRICT DE MONTRÉAL.

AVIS.

PATRON.

Monsieur l'Evêque Catholique de Montréal.

Bureau des Directeurs.

W. Workman, Prés.

A. LaRoque, V. Prés.

John E. Mills,

Jacob DeWitt,

Joseph Bourret,

P. Beaubien,

L. T. Drummond,

H. Judah.

Francis Hincks,

H. Mulholland,

L. H. Holton,

John Tully,

Damasc Messon,

Joseph Grenier,

Nelson Davis.

AVIS est par le présent donné que jusqu'à avis contraire l'INTERÊT que payera cette institution sera de CINQ POUR CENT sur les Dépôts de cinquante louis et au-dessus, et de QUATRE POUR CENT sur les Dépôts au-dessous de cette somme.
On peut en voir copies des Règles et Régléments, et autres informations, en s'adressant au Bureau de la Banque qui est ouvert TOUS LES JOURS, de DIX heures à TROIS, et dans les soirées des LUNDIS et SAMEDIS de SIX à HUIT.

Par ordre du Bureau,

JNO. COLLINS, Secrétaire.

Bureau de la Banque d'Épargne, de la Cité et District de Montréal, No. 46. Grande rue St. Jacques, porte voisine de l'Ottawa Hotel.

FRENIÈRE

RUE BLEURY, No. 46.

Peintre et Vitrier,

Doreur à l'Huile et sur le Verre.

Encadreur de Gravures, et ouvrages faits à l'Aiguille.

Vernisseur de Cartes Géographiques et poseur de Tapisserie.

2 octobre 1846.—6m.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le MARDI et le VENDREDI. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point l'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

La poste pour passer les lignes des Etats-Unis coûte 8 centimes 8 deniers pour l'année.

Prix des annonces.—Six lignes et au-dessus, 1re. insertion, 2s. 6d.
Chaque insertion subséquente, 7d.
Dix lignes et au-dessus, 1re. insertion, 3s. 4d.
Chaque insertion subséquente, 10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4d.
Chaque insertion subséquente, 1d.

AGENTS DES MÉLANGES RELIGIEUX.

M. Fabre libraire

Montréal.

D. Martineau, prêtre, vicaire.

Québec.

Fr. Pilote, Directeur du Collège

Ste. Anne.

Val. Guillet, écuyer.

Trois-Rivières.

PROPRIÉTÉ DE JOS. M. BELLENGER, PRÊTRE. EDITEUR.
IMPRIMÉ PAR JOS. RIVET ET JOS. CHAPLEAU.